

À François Beyens

Lui, il était un peu replet. Il arborait une semi-calvitie et une barbiche blanche qui lui donnaient un air débonnaire de nain de jardin. Il avait la cordialité douce et la poignée de main franche. Il parlait net et clair et même... il savait écouter. Il avait une bonne plume et s'en servait pour communiquer sa délectation de la culture chinoise. Il avait vécu là-bas. Il s'y était en quelque sorte enchinoisé. Il avait appris la langue et tout y était passé : l'émerveillement devant les jardins taoïstes, un intérêt épicurien pour la gastronomie, un véritable culte rendu au thé, à sa voie de sagesse, et une passion irréprouvable de collectionneur pour la fabrication des théières en terre de Yixing, rares et signées par d'historiques grands maîtres artisans. Pour couronner le tout, il avait partagé une torride passion amoureuse avec une belle chinoise et il l'avait épousée.

Mais il était resté avant tout médecin. Or, que pratique un médecin passionné par la Chine sinon l'acupuncture ? Ce diable d'homme ne faisait jamais rien à moitié. Il avait étudié auprès des plus grands maîtres et avait importé en Europe son savoir. Dans son pays, il était considéré comme une sommité en la matière et il enseignait à son tour l'art yin et yang des aiguilles, des méridiens, et de tout ce qui touchait à la circulation du Chi.

Son inextinguible soif de savoir et son insatiable curiosité le poussaient cependant à retourner régulièrement dans l'empire du milieu pour interroger des praticiens, fouiller les bibliothèques d'universités, remuer et éplucher des tonnes d'archives de préférence très anciennes.

Sa parfaite maîtrise des hânzi, jointe à la perception insupportable des limites de son savoir, le poussa à consacrer de plus en plus de temps à la recherche ultime. Celle qui avait hanté les empereurs et stimulé en vain des générations de

médecins et de philosophes taoïstes : la recherche de la recette de l'immortalité.

Bien sûr, il ne se faisait à ce sujet aucune illusion mais il se disait que, si quelque découverte concernant la santé du corps avait été jalousement tenue secrète, on ne pouvait la débusquer que dans un recoin des innombrables shǒugǎo qui avaient été, au cours des millénaires, consacrés à ce sujet.

Il devint un des habitués des bibliothèques de Shànghāi, de Pékin, de Guangzhou. Il se commit même, au prix de considérables complications administratives, à Taïpēi qui, vu le nombre de savants praticiens y ayant fui le maoïsme, était devenue une sorte de Vatican de cette tradition millénaire.

Persuadé qu'ils avaient été épluchés mille fois et qu'ils n'avaient donc plus de secrets, il avait écarté tout de suite de ses recherches tous les grands traités classiques, même les plus anciens comme le Qian Jin Fang de Sun si miao ou le Ben Cao Gang Mu de Li Shizen. Il tentait plutôt de dénicher un document oublié ou un renseignement dissimulé sous une fausse innocence dans une note dérisoire jusque-là négligée.

Cela dura des années. Il ne se lassait pas. Il fouillait spécialement tout ce qui avait trait à la vie du premier empereur Qin Shi Huang, un monarque totalement obsédé justement par la recherche d'une immortalité qui, bien sûr, lui échappa. Les documents de l'époque sont hélas rarissimes. Son délire ne nous a laissé qu'un tombeau mégalomane, un cercueil de jade et une invraisemblable armée de terre cuite.

Alors, quand il apprit ce qu'on avait retrouvé près de Chengdu, dans un site de la dynastie des Han de l'Ouest, laquelle avait succédé vers deux-cent-soixante avant Jésus-Christ à la dynastie Qin, notre sinologue fut pris d'une fièvre renouvelée. Il s'agissait d'antiques recettes de médecine calligraphiées sur neuf-cent-vingt lamelles de bambou dont les archéologues

disaient qu'elles étaient probablement antérieures et dateraient, sans doute, du règne du premier empereur.

Il remua ciel et terre pour avoir accès à cette merveille.

Malgré ses appuis, il eut toutes les peines du monde à obtenir des autorités le privilège de seulement les regarder et ce pendant une petite demi-heure.

La nature, heureusement, l'avait doté d'une mémoire prodigieuse. Il n'eut le temps de mémoriser qu'une suite limitée de hânzi mais ils furent gravés dans sa mémoire comme s'il les avait photographiés.

Rentré à son hôtel, il saisit son pinceau et retraça les caractères en les déchiffrant au fur et à mesure.

Il resta cloué sur place.

Il avait là, sous les yeux, non pas le secret de l'immortalité, mais celui, bien gardé et perdu depuis, d'un des châtiments que le premier empereur, réputé paranoïaque et d'une cruauté sans borne, réservait à ceux qui avaient eu le malheur de lui déplaire. Et ce châtiment était en rapport direct avec l'acupuncture puisqu'il désignait de façon très précise l'emplacement secret d'un point unique, curieusement isolé et ne relevant d'aucun des méridiens traditionnels : le point 瘋狂的 (fěngkuáng de), le point qui rend fou ! Une seule piqûre, même légère était censée faire immédiatement et irrémédiablement perdre la raison.

Se sentir tout à coup dépositaire d'un tel legs l'enivrait. Il s'enorgueillissait non seulement de sa découverte, mais de l'impression de tenir entre ses mains ridées l'absolu du pouvoir de Qin Shi Huang.

Il se secoua. Il n'y aurait bien entendu pour lui d'autre bénéfice que la satisfaction du chercheur. Il était hors de question de publier ça. Le monde allait bien assez mal sans qu'on lui fournisse en outre ce terrible instrument. Il espérait que les savants chinois qui se pencheraient sur le texte feraient preuve

du même scrupule et que, surtout, ce terrible secret ne servirait pas à nouveau d'arme sournoise à quelque pouvoir tyrannique. Il se tut donc mais rentra en Europe avec une haute opinion des résultats de sa ténacité et cette étrange satisfaction mêlée d'orgueil de ceux qui détiennent des secrets d'état.

Par une belle journée ensoleillée, il repassait mentalement ses souvenirs devant un gueuze à la terrasse du Falstaff quand... Mais assez parlé de lui.

Elle, elle était toute simple. juste comme la nature l'avait faite. Elle ne cherchait pas de complications, elle batifolait de-ci de-là au gré de ses humeurs et du temps. Elle n'était pas vraiment jolie, du moins dans le sens que nous donnons à ce mot, mais elle avait quelque chose de léger, d'aérien, d'insaisissable. En fait elle n'avait d'autre but que de vivre. À la voir fugitivement, comme c'était souvent le cas, nul n'aurait pu s'apercevoir de sa gravidité, nul non plus ne l'aurait cataloguée dans la catégorie immonde et effrayante des vampires... et pourtant ! Il lui fallait du sang. C'était impérieux, un instinct irrépressible. L'instinct de la vie elle-même, celui qui commande de la donner. Dans son abdomen ses oeufs attendaient cet élixir pour se développer et donner à terme une nouvelle génération de moustiques.

Elle volait à la terrasse du Falstaff, attirée par la chaleur des corps.

Ils se rencontrèrent,  
juste sur la jugulaire,  
à l'endroit exact du point fěngkuáng de.

Elle piqua...

Le destin.